

AU GRE DES CHEVAUX

— Sentimental —

ROMAN

AU GRE DES CHEVAUX

Bernard DE FONCLARE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droits. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : Bernard DE FONCLARE.

© ECHO Editions

ISBN : 978-2-490775-10-1

Remerciements tout particuliers à mes enfants.

Léa

pour le portrait de son père qui figure au dos du livre,

Michelle

pour la photo de couverture,

Aymeric

pour son soutien indéfectible lors des salons et dédicaces.

Chapitre 1

La pouliche se demandait bien pourquoi je me tenais là au milieu de son pré. Elle m’observait la tête collée à la cuisse de sa mère, comme un enfant curieux, mais prudent qui, à l’arrivée d’un étranger, se cache dans les jupons maternels. Je ne pouvais l’approcher. Dès que je faisais un geste dans sa direction, elle reculait pour disparaître derrière le paravent que constituait la poulinière. Cette dernière, par contre, se fichait bien de mes agissements. La matrone déambulait, le nez dans l’herbe entre les repousses de ray-grass et les bouquets de dactyle, remplissant son estomac des herbes les plus tendres. En pleine période de lactation, il n’était pas question pour elle de batifoler et de se laisser distraire par le bipède que j’étais, agaçant à marcher sur son repas – mais a priori inoffensif.

Je finis par m’asseoir et spéculer sur la curiosité des poulains. Ces jeunes bêtes ne résistent pas, d’habitude, à aller voir les humains pour peu qu’ils aient la courtoisie de se faire tout petits et de se mettre à leur niveau. Les fesses sur mon blouson, au milieu de la prairie, j’attendais que l’étrangeté de ma présence l’emportât sur la crainte. Je n’eus pas long à patienter. Le jeune animal céda à l’impérieux besoin de savoir qui j’étais. Toutefois, la pouliche ne se risqua pas à venir seule. Elle embaucha comme émissaire un

camarade de pâture, un poulain plus grand qu'elle. Le gaillard vint me trouver d'un pas affirmé. Il s'arrêta au plus près de moi, pensant sans doute m'impressionner. Je sentais ses deux sabots au contact de mes jambes. Et avec une familiarité cocasse, il s'intéressa à mes cheveux ou à ce qu'il en restait. De son bout du nez extrêmement mobile, il tendait d'identifier ces curieux crins par un massage tonique de mon cuir chevelu.

Il fallait que je lui rende la politesse. Je me mis à lui gratter la base de l'encolure et, tout de suite, cela lui plut... Avec pour résultat immédiat, la venue en catimini de sa copine plus circonspecte. Mis en confiance par notre bonne entente, elle s'immisça dans notre duo et finit par repousser le mâle pour bénéficier de mes largesses de manière exclusive. Elle le fit comprendre d'un coup sec de dents à son compagnon qui, après avoir laissé dans l'affaire une bonne touffe de poils, s'écarta sans tergiverser, la mine accablée et déçue. Le pauvre animal resta un moment à observer la mégère qui l'avait éconduit puis d'un pas résigné, rejoignit sa mère qui pâturait plus loin.

Je repris mes caresses dans le poil épais – la bourre – d'un autre animal. Celui dont j'espérais la prise de contact. Voilà, nous faisons connaissance. C'était la première fois que je le voyais. Pourtant, cela faisait deux ans que je l'attendais. Sa mère testée pleine une première fois s'était révélée vide à trois mois de la naissance escomptée. Il fallut insister et financer à nouveau une année d'élevage. Mais le résultat était plaisant. La pouliche avait une bonne bouille.

Je restais un moment accroupi à passer et repasser mes doigts dans le pelage dense qui commençait à partir par plaques au niveau

de l'encolure et de la croupe. Sous cette tignasse épaisse qui laissait sur mes doigts une sorte de crasse noire et grasse se trouvait un poil soyeux et brillant, brun aux reflets acajou. Adulte, la pur-sang posséderait une belle robe moirée et flatteuse. Familiarisée avec moi, elle me permit de me relever et de me tenir debout à côté d'elle. Maintenant elle acceptait mes mains sur son garrot et le long de l'encolure.

J'aurais pu rester encore un long moment dans cette pâture au milieu des chevaux. Cela me faisait un bien fou de retrouver leur contact. Les aléas de ma vie professionnelle m'avaient éloigné de cette belle région d'élevage qu'était le Maine-et-Loire. Poussé par des impératifs économiques, j'avais dû poursuivre une route hasardeuse qui me poussait vers l'est, loin des vertes pâtures de l'Anjou. J'avais quitté les bords du Loir qui somnolait du Perche à la Sarthe pour les contreforts des Alpes où les élevages de chevaux de course n'avaient aucune raison d'être. Les hippodromes se comptaient sur les doigts d'une main alors qu'en Maine et Loire et alentours, ils étaient partout, espacés de quelques dizaines de kilomètres seulement. Seiches, Durtal, Angers, Segré, Senonnes, Craon. La litanie des champs de courses de l'Ouest était aussi longue que les saints du calendrier. Puis, par chance, j'avais pu revenir vers la face atlantique en Normandie, dans un établissement qui me rapprochait d'une belle région d'élevage. Dix ans de péripéties plus ou moins désastreuses et quelques réussites heureuses brutalement interrompues...

Licencié depuis deux mois par mon dernier employeur, j'avais maintenant tout mon temps. Je souhaitais revenir m'installer dans cette région si riche en traditions équestres et surtout en courses hippiques. Pas besoin de parcourir des centaines de kilomètres pour

apercevoir des pur-sang dans les prés ou des chevaux à l'entraînement. Un retour aux sources en quelque sorte après être ballotté par des courants contraires dans lesquels je m'étais aventuré par mégarde ou inconscience.

Le clocher du bourg appelait aux vêpres. Je devais regagner Angers où j'avais laissé mes enfants pour l'après-midi. Mes trois petits diables voulaient aller au cinéma et « traîner » en ville comme ils disaient. Néanmoins, le rendez-vous était fixé à dix-huit heures devant l'entrée du château. Arriver en retard n'était pas dans mes habitudes.

— Vous repassez demain matin, si vous voulez me dit le responsable du haras. On ira faire ensemble le tour des prés. Je vous montrerai tous mes pensionnaires.

— Bien volontiers, répliquai-je emballé par l'idée.

— Alors, huit heures, cela vous va ?

— Ça me va, à demain.

À Angers, je mis du temps à trouver une place pour me garer. Mes enfants m'attendaient déjà à l'endroit convenu. Mes deux filles ravies de leur expédition angevine affichaient un large sourire. Mon fils restait sur sa réserve comme à l'habitude quand ses sœurs l'avaient contraint à les suivre en boutique pour essayer des fringues. Néanmoins, il s'était offert de la lecture et comptait dévorer ses mangas, tranquille dans le train. Divorcé, je devais renvoyer chez eux par l'express régional de vingt-et-une heures ces trois adolescents